

Le Cours des choses - Pierre Vinclair

Le Cours des choses est une belle mécanique. Pierre Vinclair nous adresse un texte long et complexe qui a la qualité d'être structuré avec beaucoup de cohérence. La réussite est d'autant plus éclatante que cet agencement reste le moyen d'une expérience immersive saisissante dans un réel déroutant. Mais, à vrai dire, le réel peut-il être autrement que déroutant ? Le livre de Pierre Vinclair pourrait, il me semble, loger au creux de cette question.

Il n'est pas évident de rendre compte de la lecture d'un tel ouvrage foisonnant, multiple et protéiforme. Peut-être en guise d'introduction pouvons-nous avancer que nous entrons ici dans un poème, c'est-à-dire dans l'expérience imprévisible d'un faire, comprise comme toujours à reprendre. Ce faire auquel s'attelle Pierre Vinclair, comme tout honnête poète, est un exercice de la béance où ce qui reste à dire après que la parole a été posée demeure l'horizon vers lequel s'orienter, avec les sensations, avec le corps, avec les paroles de ceux qui nous ont précédés.

si l'on peut aimer ce qui vient

se le tatouer comme au maillot trempé, la sueur

Commençons par nous intéresser au titre, et plus particulièrement à l'amphibologie du vocable *Cours*. Hors contexte, ce substantif renvoie en effet autant au fleuve, à l'avenue (longue et large), à la durée d'un événement, au déroulement du temps, au taux auquel se négocient des valeurs, à l'enseignement d'une matière, au traité. Or, ces différentes significations se télescopent très manifestement dans l'ouvrage et lui prêtent cette épaisseur impénétrable des *choses* telles qu'elles arrivent. Le poème nous est donné, non seulement comme une représentation, mais aussi et surtout comme une de ces *choses*-là qui constituent la scène de nos existences. *Le Cours des choses*, ce serait donc une *chose* du réel mais aussi une adresse pour nous inviter à considérer ce réel pour ce qu'il est : une désorientation perpétuelle de nos conceptions à priori, une surprise, un heurt.

Dès lors, le complément de nom *des choses* pourrait être appréhendé comme désignant les infinis miroitements du réel, avec cet abord sans doute tragique inhérent à ce que l'on peut encore nommer un destin, dont il n'est pas inutile de rappeler qu'il est le corollaire d'une existence humaine digne de ce nom. Ce qui ouvre une autre perspective, celle-là romanesque, dont le livre n'est pas exempt. *Le Cours des choses*, n'est-ce pas un titre de roman en soi ? N'évoque-t-il pas les jours en fuite de nos vies dont la substance trouve à consister dans le défilé des générations, dans la succession des morts et des naissances qui bornent nos existences ? Il sera question de cela aussi dans cet ouvrage.

Deux parties distinctes composent le livre, intitulées pour la première DAO DE SHANGHAI et pour la seconde L'ART DE LA GUERRE (on peut sans doute noter que l'absence d'une troisième partie est en soi le signe d'un déplacement depuis la rhétorique dialectique occidentale vers d'autres usages de pensée, notamment extrême-orientaux). Chaque partie est composée de six chants titrés, réunissant chacun entre quatre et sept fragments pour un total de soixante-quatre. Précisons que DAO DE SHANGHAI et L'ART DE LA GUERRE réunissent chacun trente-deux de ces fragments, lesquels sont numérotés en continu sans égard pour les chants auxquels ils appartiennent, de un à soixante-quatre. Cette architecture a l'avantage de présenter un principe de continuité dans un ensemble cloisonné, ce qui, d'emblée, laisse entendre qu'ici, une structure, si elle organise, n'a pas pour but de scinder un tout en parties, mais plutôt de laisser filer une contingence en garantissant quelque chose de son entendement poétique. On devine que cette robuste charpente est sous-tendue

par des références à différentes traditions qui innervent d'ailleurs tout l'ouvrage ; nulle nécessité cependant d'en identifier avec précision le corpus : il n'est pas besoin de connaître les fondements d'une maison pour s'y sentir accueilli.

Dans *Le Cours des choses*, Pierre Vinclair s'attache à nous plonger dans une expérience de la Chine avec divers outils du poème tels qu'ont pu les forger des poètes aussi divers que Virgile, Pound, Williams, les objectivistes, Baudelaire et les grands acteurs de la tradition chinoise. Il joue des points de vue, des oppositions, pour créer une image diffractée, voire cubiste, toute en tensions, ruptures et liaisons ; en guise d'exemple : les différents chants semblent se succéder sans continuité visible, pourtant, si l'on y regarde de près, on trouve que des vocables ou des notions les relient discrètement : *putain* en lien des chants V et VI, *enrichissez-vous* entre chants XVIII et IX, *le cœur* entre XI et XII, etc.

Il est aisé de percevoir *Le Cours des choses* comme le cours d'une rivière. À ce titre, on peut le qualifier de poème fleuve pour sa longueur mais aussi pour les qualités de sa langue qu'on peut rapprocher de celles de l'eau. Le poème de Pierre Vinclair partage avec l'eau les mêmes capacités à prendre diverses formes : vers libres, prosodie visuelle, prose, traductions de vers de la tradition chinoise, pastiches, citations — cette diversité des formes évoque clairement Ezra Pound et William Carlos Williams que l'auteur cite d'ailleurs respectivement dans les deuxième et huitième fragments. Et il n'est pas rare que le poème embrasse les motifs de la pluie, de la bruine... comme ici dès la première page.

*Demain
encore se lève ?
les nuages passent la pluie opère
les êtres affluent en forme
au milieu d'algues bleues dans le bouquet
des tours mouillées danseuses a
gitées par de la bruine —*

Ou encore pages 44 et 45, où l'eau et l'écriture se confondent.

*la pluie
imprime de grandes coulées
de fatigue verte sur la langue*

[...]

*le centre de Shanghai est apparu entre les gouttes
qui dansaient : c'était l'eau*

Cette qualité d'une écriture confondue avec l'eau vive à la surface de laquelle scintille la lumière et vibrent les reflets, induit un état d'hypnose. La profusion des images, les découpages des vocables, la coupe des vers, l'hétérogénéité de la langue, induisent un vertige auquel il est difficile de résister. Le poème se fait sonorités, sensations, rythmes, il nous sature d'images en apparence décousues pour nous entraîner dans une expérience de l'altérité qu'on imagine en résonance avec la découverte

d'une mégapole telle que Shanghai. Dès lors, le lecteur se trouve dans la nécessité de bricoler sans cesse sa présence au texte, il se trouve dans l'obligation de s'ajuster en permanence pour ne pas perdre pied dans le flot des images et ne plus rien percevoir de ce qu'il lit. Pierre Vinclair nous aide dans ces constants changements de focale en nous ménageant les moyens de rester dans le champ d'un entendement possible. Son poème, bien que recélant une opacité indéniable, se révèle très accessible pour peu qu'on prenne la peine de ralentir la lecture et de s'attarder — la lecture gagne d'ailleurs à être renouvelée une seconde fois.

À considérer la texture du poème, il est important de remarquer l'importance de l'air et du vide dont les évocations clôturent régulièrement les fragments. En écho aux principes du Tao (ou Dao), les poèmes reprennent à de multiples reprises les motifs du rien, du vide, du vent, de l'attente et du suspens, reprenant dans la signification des vocables ce que la prosodie visuelle met en œuvre dans la matérialité de la page, soit dans l'éclatement des termes, soit dans la dispersion des vers.

tout le spectre des mères qui pleurent

*qui pleurent qui rient — et puis
et puis plus rien.*

[...]

*fumée dans le ciel jaune encore
néons bleus de la pluie*

larmes lourdes béton

béton

emportées par le vent.

Page 91, dans l'évocation de l'art des peintures chinoises où vide et plein se fécondent (avec de nouveau la présence de la pluie).

*la ville se dilate
sous ce pinceau qui flatte*

flottante

*les vagues tachent
l'embarcation des marécages*

et soudain nous rêvons d'une montagne

*aux pins perçant sous leur écorce, se ridant
d'écailles les roches vertigineuses
où glisse l'eau, en gouttes é
vaporées transparentes
nuées fondues au loin dans l'indifférencié*

entre les arbres et la montagne où passe

soudain quelque pêcheur.

Cette connaissance du vide qu'on peut percevoir comme un des héritages universels de la Chine semble contaminée par la pollution, très présente dans le poème, notamment dans le chant V intitulé avec à propos D'INSPIRATION. Vinclair nous indique à l'aide d'un jeu de mot pneumatique que cette pollution est elle-même source d'inspiration. C'est un principe d'allure baudelairienne qui charpente le livre en profondeur et trouve une expression éclatante dans son dernier chant (on y reviendra) : la laideur, la destruction, la pourriture sont autant de faits qui inspirent le poète en tant qu'elles sont matrices de beautés, de vives et paradoxales lumières auprès desquelles nourrir ce sentiment, parfois si ténu, d'être nous-mêmes des êtres humains. Cependant cette élévation ne peut être envisagée qu'au risque d'un kitch qui nécessite lui-même une sorte d'ironie féroce, pour préserver l'ambiguïté constitutive d'un tel abord des choses.

c'est la pollution qui a créé aussi ce souffle

*voilà l'action supérieure
de l'esprit*

[...]

*une descente de
dans la poussière de l'il n'y a pas*

lumière - Amen

En une condensation saisissante, Vinclair confond la pollution avec l'économie ultracapitaliste, si bien que ce que les Chinois respirent, ce qui les inspire, détruit les plus fragiles d'entre eux, c'est précisément un libéralisme économique sans frein. Cette économie, Vinclair nous la présente donc comme élément gazeux, indiscernable et oppressant, qui se propage avec le vent et fait de Shanghai un endroit invivable. Le libéralisme à outrance, ça se respire, et ça se respire mal, ça oppresse les poumons, ça ronge la gorge, ça entraîne ces accidents du souffle qu'on appelle la toux. Comme le dit Ginsberg dans un poème écrit en Chine et que cite l'auteur : *Still Coughing*.

La pollution autour de nous hurlait

nous faut-il rester enfermés

dormant

*dehors des étalages
de chemisiers montés de masques à gaz
attendent les taxis
une odeur d'os brûlant la ville*

comme du sang noirci

d'un cadavre décomposé

qui nous traverse et que nous respirons

*les hommes fument des cigares
par multiple de cent
pour oublier leur gorge ; l'un d'eux me dit
dans une sorte d'anglais
ce que je te demande, l'Américain*

c'est où est passé l'or des tours jumelles

[...]

*moi je le sais
cet or est partie en fumée*

et les grands vents l'ont amenée ici

Ainsi, *Le Cours des choses* est aussi une manière de réflexion économique. Citant les vers du Cantos 45 à propos de l'*usura* de Pound (faillite de la banque Médicis à la Renaissance), évoquant le travail d'Adorno au sujet de l'industrie de la culture (deuxième fragment), Vinclair éclaire violemment les ravages d'une économie libérale débridée dans une Chine contemporaine livrée à l'amnésie de son histoire organisée depuis la révolution culturelle et ses trop fameux Gardes rouges. Shanghai prend des atours infernaux, parler ne veut plus rien dire, les corps sont dévorés par le béton verticalisé.

Des marchés. Je cherche des marchés.

Je réponds à des appels d'offre.

*— parlons sans métaphore — que cherchez-vous, et que sont
ces marchés ? Qu'appellez-vous chercher ? Cherchez-vous ?
Et que sont ces — marchés ?*

*Y-a-t-il plusieurs marchés ? Y vend-on des produits ? Vous
voulez dire « contrats » ? Attendez-vous qu'ils viennent ? ou
bien les cherchez-vous, cherchez-vous, cherchez vraiment
mais où ? Si l'industrie chinoise c*

on

*somme la moitié du béton
mondial et le tiers de l'acier —*

*plus de quarante millions de corps, les marchés :
des 工人 affamés venus de toutes les provinces*

ils sortent de la terre battue dans des

ascenseurs

qu'ils ont sculptés avec le feu.

Cet abord économique s'éclaire d'une approche historique. Vinclair prend le temps de développer une évocation de la révolution culturelle, de ses acteurs et de ses effets. Les références courent tout le long du livre mais le motif est vraiment développé dans la deuxième partie, aux huitième et onzième chants. Le poète relie le présent de la Chine avec cette période sanglante du XXème siècle chinois. C'est beaucoup dans ce travail historique que le poème de Vinclair trouve son souffle épique. L'évocation de la situation tragique passée et présente du peuple chinois (avec une attention

particulière pour les paysans de la province d'Anhui venus se faire esclave à Shanghai pour fuir une autre misère), l'amnésie collective organisée, la destruction d'un monde, autant d'éléments qui ancrent *Le Cours des choses* dans une tradition de l'épopée.

À cette dimension d'une destinée collective s'oppose le prosaïsme du quotidien de quelques personnages. Principalement située dans le DAO DE SHANGHAI, cette veine autobiographique et romanesque de l'ouvrage court au fil des fragments. On y rencontre Maître-Tube le chauffeur de taxi, Richard (aux accents shakespeariens), Petit-Saule, la nounou de la fille (surnommée Ping Ping) de Pierre Vinclair et de sa compagne Clémence. Constellant les poèmes, des indications nous permettent de comprendre les rapports que les personnages ont entre eux. Sans tout dévoiler, on saura que Petit-saule et son mari ont eu trois enfants, Bouton-de-fleur, Petite-Rame et le cadet (à moins que le cadet soit Petite-Rame, auquel cas la fratrie se réduirait à deux enfants, ce qui serait plus en cohérence avec la politique chinoise des naissances). Petite-Rame se révélera ne pas être celui qu'on croit et le cadet aura, à la grande joie de grand-mère Petit-Saule, un garçon. Pierre Vinclair ajoute à cette occasion une dimension sociologique à son poème, évoquant les avortements, les meurtres des filles en bas âge et le désir/besoin d'un enfant de sexe masculin pour d'évidentes raisons économiques

*quelques mois passent
et Petit-saule arrive en pleurs : le fils
de mon cadet
est un garçon — tu es contente ?
je suis contente, est né hier —*

[...]

*c'est un garçon, ça vaut, c'est fort, je dois le couvrir de
cadeaux, hongbao rouge, billets Mao en or —*

Les meurtres de fillettes résonnent et s'enchevêtrent douloureusement avec la propre expérience de paternité de Pierre Vinclair qui infuse l'ensemble du livre. Cette donnée autobiographique donne une teneur intime au poème qui contraste violemment avec les multitudes d'anonymes évoquées dans les parties économiques, sociologiques et historiques. Ces descriptions touchent à la tendresse et, par un ingénieux contrepoint, apporte à l'ensemble de l'ouvrage la profondeur d'un vécu individuel auquel nous identifier un temps.

*Elle a tiré
ma manche soulevé un minuscule coussin
rayé de bleu et blanc sur matelas
d'un lit d'enfant*

[...]

*Ping Ping sur le tapis, elle s'y perd
dans les pages du livre en carton, s'y reprend à deux fois, le
tourne en tous les sens, confond la tranche avec les pages
— et elle oublie que la pluie danse*

et que je gémiss doucement

*pensant à la belle-sœur de Petit-saule
oh limbes je me penche
sur le tas des fœtus*

gélatineux des embryons fillettes

Le Cours des choses est aussi, et peut-être surtout, un traité de poésie. Dans un lointain écho de *L'Art de la guerre*, livre fondateur de la tradition chinoise, auquel la seconde partie emprunte son titre, Pierre Vinclair nous propose les éléments d'une réflexion sur l'art de fabriquer des poèmes à la lumière de Confucius (Maître-Trou) et du Tao. Cet aspect du livre, développé le plus amplement dans la seconde partie, on en trouve les pages les plus substantielles dans le chant VII *EXIT CONFUCIUS*.

*On lança des danseuses
corrompre le gouvernement
et Maître-Trou abandonna
sa charge de ministre avec sa barbe longue il dit
que les anciens qui désiraient vertu splendide du royaume
d'abord réglaient l'État*

*qui désiraient l'État
mettaient dans l'orbe la famille*

*qui désiraient dans l'orbe
conduisaient leur propre personne*

*qui désiraient personne
rendaient conforme aux sentiments*

*qui désiraient conforme
rendaient sincères les désirs*

*qui désiraient désirs
poussaient au plus leur connaissance*

car pousser leur connaissance

*c'est pénétrer
le cours des choses*

(le poète est son ouvrier ajoutait Ezra Pound)

On pourrait longuement commenter cette page qui reprend un extrait des entretiens de Confucius. Retenons qu'elle fonctionne comme un principe articulant tous les aspects de la démarche de Pierre Vinclair. D'une certaine façon, cette page est une matrice d'où jaillit l'ensemble du poème ici relié

dans ses dimensions politiques, éthiques et esthétiques. Un drôle de hasard a voulu que le numéro de cette page fondatrice soit 123, un deux trois, comme le commencement de la suite numérique des fragments qui composent le livre. Ne peut-on déceler ici une fractale de l'ouvrage en son entier ? Pierre Vinclair mène une véritable réflexion sur le travail du poète, sur cette question du *faire* que l'étymologie grecque de notre propre vocable *poésie* concerne comme on le sait. Faire depuis le lot commun des êtres humains et non pas penser dans la distance ; participer d'un ensemble social et non pas prétendre comprendre et figer de loin une réalité. Le pas de côté délaissant une certaine tradition occidentale, s'il n'est pas nouveau, est bien énoncé.

*« l'écrivain » —
littéralement « Celui qui est chez soi dans quelque faire »*

[...]

*pour comprendre
il n'y a rien à comprendre tu ferais
mieux de courir vers Lu
Xun parc, lancer un cri*

pour ceux qui ne perdent pas courage

[...]

*trouver des instructions dans le silence
 attendre —*

*suivre le cours des choses
 et finir de l'actualiser
 mais sans s'en rendre compte, tel est
le Dao*

[...]

*la ville
qui ne s'enferme pas dans une idée*

[...]

*Toute chose a naturellement
une forme et toute forme naturelle
 ment un nom ; celui qui donne
 aux choses leur juste nom on l'appelle le sage —*

encore faut-il comprendre les paroles qui ne parlent pas

le non-agir

[...]

je parle de l'architecture

dessous —

poème toi aussi entasse bien des choses.

[...]

Si donc je chante

« Vous, les nuages,

sur vos fortes poitrines,

éloignez-vous,

soyez

chevaux! »

*ils n'écouteront pas ma voix et lorsque la brise retombe ils
sont chez moi en moi — je reste archéologue
des strates du goudron accumulé*

[...]

la ville n'est pas une ville parce que —

d'abord la ville n'est pas

dessous la prise des noms, échappant aux griffes du Begriff,

la terre lui file entre les doigts s'envole

évanouie

idiote emportée par un courant d'air

Pierre Vinclair termine son ouvrage sur l'évocation d'une lecture qu'il est invité à donner à Shanghai. C'est l'occasion de destituer, restituer et resituer à la fois une figure du poète présentée avec toute la relativité de sa présence dérisoire, mais aussi concourant à une certaine mécanique cosmique, même si modestement.

un, deux, je chante

comme on se jette au vide

(mais près des pou

belles sentant l'urine).

Et ce n'est pas par hasard que l'auteur conclut sur une adresse bouleversante à sa compagne précisément en plein travail d'accouchement. Si cette part du poème est si émotionnellement efficiente, il m'est d'avis que cela tient à la capacité de l'auteur à ménager à la fois cette approche baudelairienne déjà évoquée et l'intensité d'un lien amoureux. En apparence contradictoires, les descriptions attentives des coins les plus sordides d'une ville et l'énonciation vibrante d'un attachement affectif trouvent ici, par le travail de reliaison du poème, à s'investir l'une l'autre dans

un mouvement, non pas de synthèse, mais d'intrication, si bien que la naissance qu'évoque Pierre Vinclair semble autant celle d'un enfant que l'édification d'un cosmos. Par cosmos, entendons un ensemble articulé des différents éléments d'un monde, sans grandiloquence, simplement cet effort de combiner et impliquer divers papillotements d'un réel autour de la béance irréductible dont ce réel procède. Ainsi la fin du livre est une naissance. Mort et naissance vont de pair. Chaque chose est reliée, chaque élément est à l'œuvre dans les autres, sans hiérarchie, tout travaille en tout, tout circule en tout, ainsi va le cours des choses...

t'ai-je parlé — de ce carré- mon cœur

*pourrissant à
l'ombre du pont — sur la rivière molle*

*— où les voitures filent
en laissant s'échapper du pot
le gaz à cause duquel rapetissent les pôles*

[...]

à l'ignorant — vide ambulante — d'échos empaquetés —

c'est moi — dans ses tissus — qui trace, son néant —

dans un — chemin vers — toi

t'ai-je parlé de ce — quartier — fantôme — mon cœur

*huit hectares de — bâtisses molliées
ce n'est qu'un champ — ruines puantes
tuiles écroulées*

*latrines — à ciel ouvert
versées — dans les gorges des chiens galeux ?*

tel est le cœur.

[...]

mon amour

celle que l'on appelle « maman »

*lorsque le sexe énonce
tout ce qu'il sait*

caractères rouges sur plastique blanc

[...]

un enfant peut sortir

On l'aura compris, *Le Cours des choses* est un poème qui tire sa force des contradictions, des oppositions et des différences que Pierre Vinclair a su relier et mettre en tension dans un habile travail de montage, tressant des éléments hétérogènes dans un même allant. Cette force n'est pas une puissance cérébrale, elle est une énergie vive que le texte porte et transmet. Le poème selon Vinclair est une intensité, une présence qui s'offre à qui veut bien prendre la peine d'en éprouver l'expérience et s'en trouver transformé.

Cette énergie du poème, où se mêlent mort et vie, amour et destruction, dans un élan créatif opiniâtre, modeste et cosmique, on peut la saisir avec une économie de moyens : il suffit de lire à la suite le premier et le dernier vers du livre.

*Demain
tout recommence.*

C'est dans cet interstice bouillonnant d'un monde sans cesse en train de naître que le poème de Pierre Vinclair travaille.

Julien Boutonnier

Pierre Vinclair, *Le Cours des choses*, Coll. poésie, Flammarion, 2018, 218 p., 18€